
WILLIAM FAULKNER

Il suffisait de rendre visite à William Faulkner, dans sa plantation d'Oxford, Mississippi, pour bien comprendre qu'à l'accoutumée, la réputation, la renommée et la gloire d'un grand homme en général, et d'un grand écrivain en particulier, sont généralement à base de sérieux malentendus.

L'extraordinaire succès de ce petit homme aux cheveux et à la moustache argentés, au nez aquilin, au port de cavalier, aux vestes de tweed, fumeur de pipes, buveur forcené de Bourbon, qu'il aimait à déguster en compagnie des petites gens de sa ville, blancs ou noirs, amateur de chasse à courre jusqu'à se rompre le cou, goûtant fort les histoires grivoises et salaces, ne s'explique vraiment ni par la philosophie et la métaphysique qu'on lui a prêtées, ni non plus par sa qualité et son état d'écrivain sudiste, régionaliste.

Il faut chercher ailleurs. Certes la faveur qu'ont connue en France ses œuvres, l'attention que leur ont portée Valéry Larbaud, Malraux, Sartre, Camus, Gide, n'ont pas été pour rien dans la montée météorique de Faulkner dans le ciel et les constellations littéraires mais toutes les belles théories dialectiques sur le désespoir, la fatalité, l'irréversible, l'intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier, l'écrasement de l'homme, ne donnent point la clé de la réputation et des succès d'estime et de vente. Il ne s'agit là que d'interprétation et du besoin bien connu qu'ont les Latins en général, et les Français en particulier, de vouloir trouver des causes et des raisons logiques à toute forme d'activité humaine.

Certes, l'arrière-petit-fils du colonel de cavalerie, William Cuthbert Falkner (sans « u »), ardent Sudiste, bâtisseur d'une ligne de chemin de fer, auteur d'un mauvais roman à la Walter

Scott, *La Rose Blanche de Memphis*, qui devait, après avoir tué lui-même un certain nombre de gens, être assassiné d'une balle dans la gorge, par un adversaire politique, encore qu'il ne fut point le rejeton d'une grande famille de colons et de planteurs, avait le mépris foncier et indélébile du Nord, des Yankees, des parvenus, de la mécanisation, du progrès technique, mais dire de lui qu'il était un écrivain régionaliste c'est un peu comme si on disait en France que Maurice Barrès était un écrivain lorrain, Giono, un écrivain provençal et Mauriac, un romancier landais.

A ce propos, il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que l'on s'est toujours fait, et que l'on continue de se faire du Sud des Etats-Unis en Europe, une image et une représentation tout à fait fausses car ce pays, nous ne le connaissons pas parce que nous nous intéressons aux histoires de lynchages de nègres, de ségrégation et d'intégration raciales, aux récits et aux films du genre *Autant en emporte le vent*, et *Tramway nommé désir*. Je ne vois guère qu'Edouard Lavergne qui ait, en France, compris et traduit, dans *Les Voyageurs chimériques*, le mystère de l'atmosphère et la complexité des conflits des états du Sud.

Il semble bien que le talent et le succès de Faulkner ne s'expliquent que par sa nostalgie et par sa hantise de la grandeur, de l'indépendance, de la rudesse des mœurs d'autrefois et il n'est pas exagéré de dire que s'il a écrit comme il l'a fait, c'est parce que, en raison même d'un phénomène de transposition, bien connu chez les grands écrivains créateurs, sa grande ambition eut été sans doute de vivre à grandes guides et sans frein, soit comme un aristocrate, riche planteur d'avant la guerre de Sécession, qu'on nomme, en son pays natal, la guerre « entre les états », ou d'être un grand pilote de chasse au cours de la première guerre. C'est là sans doute la raison pour laquelle, parvenu aux plus grands honneurs et à la fortune et se partageant avec Hemingway une popularité presque légendaire dans le monde entier, William Faulkner se plut à créer une sorte de façade ou d'écran et à jouer un rôle devant tous ses interlocuteurs, interdisant l'accès de sa propriété, se refusant à discuter avec qui que ce fut les problèmes littéraires, s'étonnant qu'on lui parlât de livres en général et des siens en particulier, déclarant qu'il n'écrivait que les jours de pluie ou par crainte de l'oisiveté, ou pour gagner de l'argent ou pour ne pas perdre tout son temps à boire, qu'il est absurde de lire les ouvrages et les critiques de ceux qui font profession de gens de lettres, qu'il n'avait

d'autre profession, même lorsqu'on lui accordait le prix Nobel, que celle de fermier, que son récit le plus fameux et le plus scabreux, *Sanctuaire*, avait été écrit à la va-vite et avec le plus possible de détails osés pour obtenir succès, vente et profit, qu'il refusait de faire cent vingt kilomètres pour aller dîner avec les autres prix Nobel à la Maison Blanche comme invité du président Kennedy, qu'il aimerait en cas de réincarnation, réapparaître comme un busard que nul n'envie ni ne menace et qui se peut nourrir de tout. Son regret d'un monde aboli et de valeurs disparues font mieux comprendre aussi pourquoi ce conteur et narrateur de morbides et cruelles histoires, souvent fuligineuses, après avoir été dans sa jeunesse employé de librairie à New York, journaliste à la Nouvelle Orléans, postier révoqué de l'Université d'Oxford (il passait plus de temps à lire qu'à s'occuper de la distribution du courrier), vagabond de la bohème littéraire à Paris, trouvait, alors qu'il avait atteint la pente déclive de l'âge, une satisfaction, dissimulée mais réelle, à demeurer dans son pays natal, dans une belle maison à colonnes grecques, avec allée et rideau de cèdres, à faire du cheval jusqu'à se rompre le cou, à aller professer, lui qui avait été recalé à ses examens du brevet supérieur, à l'Université de Virginie, à parler aux cadets de l'école militaire de West Point, à recevoir les prix Nobel et Pulitzer, la légion d'honneur, et à faire collection de diplômes *honoris causa*. On a trop oublié sans doute que William Faulkner s'était engagé dans l'aviation canadienne sans avoir l'occasion de se battre et qu'il avait tenu à faire en Europe, à pied et à bicyclette, des pèlerinages aux champs de batailles de l'avant-dernière grande guerre.



A supposer qu'on parle de régionalisme, s'il est exact que Faulkner ait dit lui-même que son pays natal lui avait servi comme un petit cadre pas plus grand qu'un timbre-poste, il faut aussi remarquer qu'il n'y a pas la moindre trace de folklore dans ses écrits. Et pourtant, le cadre est là. Les collines de grès rouge du nord de l'Etat de Mississippi, c'est-à-dire de cet étrange pays où pendant longtemps passèrent les bateaux à aubes et à vapeur ainsi que les mariniers qui descendaient l'Ohio, puis le Mississippi, pour gagner la Nouvelle Orléans, en s'attardant à Natchez, ville française et espagnole, pleine de tripots et riche en quarteronnes parfumées,

le pays des esclaves, des chœurs religieux nègres, des magnolias, des cèdres, — la patrie de ce Mike Fink qui pouvait « courir, sauter, faire toucher les épaules de son partenaire, le jeter dehors, et le rosser mieux qu'aucun homme dans le pays ». C'est là que se trouve Vicksburg, le « Gibraltar de la Confédération » qui tint pendant quarante-sept jours, sous les balles et la mitraille du général Grant, ne se rendit que le 4 juillet 1863 et ne reconnut le 4 juillet comme Jour de l'Indépendance, qu'en 1945 ! C'est encore là qu'on trouve non seulement les plantations de coton hypothéquées ou ruinées par le charançon de la capsule, le *Boll-Weevil*, les quais au soleil où l'on flâne au long des fleuves, les cafés où l'on boit le Bourbon, et la mule blanche, ou alcool de maïs, les cours de Justice populaire où l'on ne sait jamais qui ment ou dit la vérité. Cette petite ville d'Oxford, avec ses 5.268 habitants, et son université qu'on appelle « la vieille Miss », c'est le Jefferson des récits de Faulkner. Le comté La Fayette, c'est ce comté qui passera à la postérité, le Yoknapatawpha (la rivière passe lentement dans la prairie) qui est le microcosme (dont on a pu tracer toutes les frontières) de tous les contes de celui qui vient de mourir, à 64 ans.



Quels furent donc les grands thèmes de ces bizarres chroniques ? Le plus important d'entre eux c'est certainement celui de l'humiliation, et de la décadence du Sud, après la défaite militaire. En fait, de même que le grand traumatisme de l'histoire de France fut la Révolution, de même celui de l'histoire des Etats-Unis fut et demeure celui de la Guerre de Sécession, et s'il s'agissait de tenter des rapprochements et des comparaisons dans le domaine de la littérature comparée, c'est au connétable Barbey-d'Aurevilly qu'il faudrait comparer William Faulkner. Tous les deux ont vécu dans une sorte de nuage, un peu cauchemaresque du passé, sans s'en pouvoir détacher et sans avoir au fond jamais rien accepté de ce qui fait la civilisation contemporaine — à l'exception peut-être de l'alcool. Il y a aussi le postulat de la primauté des sens, des émotions et des passions, sur les mots écrits, et parlés, qui ne sont que des sons ou des bruits et sur la logique et la raison. Egalement le puritanisme, puisé dans l'Écriture Sainte et l'éducation familiale, l'amour étant considéré comme « chiennerie et abomina-

tion » ou obsession morbide et l'amitié et la camaraderie étant considérées comme quasiment impossibles en raison précisément de la barrière du langage.

Il y a aussi et cela a été fréquemment dit, le sentiment tragique de la vie dont a parlé Unamuno, la futilité de l'existence, les crimes et les perversions de toutes sortes, le viol, l'obsession sexuelle, le suicide, la folie, le sadisme, la prostitution, l'inceste, le lynchage, le crétinisme, l'idiotie, les propriétaires vautours, les fermiers rapaces, les vieilles familles ruinées, comme celle des Sartoris, les nouveaux venus cupides sans respect ni traditions, comme les « Snopeses », et entre eux — les nègres indifférents. Il n'est que juste de reconnaître que dans certains de ses romans — surtout ceux des dernières années, dans *l'Invaincu*, par exemple, — Faulkner a peint, avec force et sympathie, des personnages irréductibles et cependant défaits comme la grand-mère, la *granny* Rose Millard dont on peut considérer qu'elle est, dans le répertoire aussi importante que la prostituée *Temple de Sanctuaire*. Il y a enfin et surtout les déclarations faites à Stockholm en 1950 lors de la remise du prix Nobel, au moment où la guerre faisait rage en Corée, et dans lesquelles sont exaltés l'indépendance, la dignité, l'orgueil, la pitié, la compassion et le sacrifice.

En fait, la philosophie de Faulkner se ramène sans doute à celle qui fut exprimée par Shakespeare dans *Macbeth* : « la vie n'est qu'une histoire contée par un idiot, pleine de bruit et de fureur et qui ne veut rien dire » (*a tale told by an idiot, full of sound and fury, signifying nothing*). Il est significatif qu'un des premiers romans de Faulkner ait pour titre *Le Bruit et la Fureur*.

Celui qui vient de disparaître était sans doute beaucoup plus un poète qu'un moraliste ou un psychologue. Il avait débuté dans la vie par un volume de vers, *Le Faune de marbre* qui, d'ailleurs, ne valait pas grand chose. Il appartenait à cette étrange famille des rêveurs éveillés qui passent dans le tourbillon des arts et des lettres oscillant sans cesse entre la réalité la plus cruelle et les rêveries les plus irisées de songe écharpillé.

En ce qui concerne le style, il est très difficile d'en analyser et d'en expliquer la richesse. Comme un de ses parents lui demandait un jour : « Mais enfin quand vous écrivez toutes ces élucubrations, est-ce que vous buvez ? », Faulkner répondit « pas toujours ». Il faut connaître à fond non seulement l'Anglais, mais aussi l'Américain et l'Américain du sud, pour comprendre l'influence insi-

dieuse, voire perverse de ce style. (Il n'existe en France que des tentatives d'essai de traduction approximative des œuvres de Faulkner.) Ce style est fait de mots rares, très souvent détournés de leur sens commun, de ponctuation curieuse, de répétitions, d'anecdotes, de monologues ou soliloques à la James Joyce ou à la Browning, de récits étirés dans le genre de ceux de Sherwood Anderson, de témoignages, et notamment ceux d'enfants, de retours en arrière (*flash-backs*) qui ne sont pas sans similitude avec ceux de certains films et expliquent le succès de Faulkner à Hollywood. On n'y trouve que le temps réel et non le temps intellectuel. L'hallucination remplace souvent la narration linéaire des faits. Enfin et surtout toute description de la réalité est subjective, le monde extérieur n'étant pas considéré comme ayant une valeur en soi, mais n'étant que la projection du flux et du reflux des passions, des sentiments ou obsessions des personnages ou des narrateurs. L'œuvre littéraire, Faulkner ne l'a jamais considérée comme il l'a dit lui-même dans un moment où il ne cherchait pas à dissimuler ou à blaguer, que comme « l'agonie et la sueur de l'esprit humain ». Tout ce qui pouvait avoir trait aux réformes sociales, aux progrès techniques, à la soi-disant « émancipation politique » (thèmes chers à d'autres grands écrivains américains comme Dos Passos, Steinbeck, Caldwell) ne présentait pour lui aucun intérêt. C'est ainsi que lui qui avait donné de l'argent pour faciliter les études des étudiants noirs, prit violemment parti contre ce qu'il considérait comme l'intrusion du pouvoir Fédéral et des gens du nord, dans la politique des états du sud en ce qui concerne l'intégration ou la ségrégation scolaires, allant même jusqu'à déclarer qu'il était prêt à se battre les armes à la main pour défendre les lois du Mississippi contre celles de Washington et même à tuer des nègres dans les rues.

Tel était donc le curieux écrivain américain qui, sur la base de sérieux malentendus, devint une grande figure internationale des lettres.



Lorsqu'auront passé quelques mois, puis quelques années, on verra sans doute se ternir cette réputation un peu fallacieuse que donne la publicité et les coteries, mais William Faulkner demeurera comme un extraordinaire évocateur et peut-être pour

le mieux comprendre faudra-t-il aller dans ce cimetière d'Oxford où il gît sous trois grands chênes, dans l'enclos où reposent quatre générations de Falkner, pour y lire sur sa tombe l'épithaphe versifiée qu'il a composée lui-même, il y a déjà quelques années :

*Mais je dormirai car y a-t-il une mort
Alors que dans ces collines bleues ensommeillées au-dessus
Je suis enraciné comme un arbre ? Bien que je sois mort
Ce sol qui s'accroche à moi me trouvera toujours en train de respirer (1).*

LÉON BOUSSARD.

(1) " *But I shall sleep, for where is any death — While in these blue hills stumbrous overhead — I'm rooted like a tree ? Though I be dead, — This soil that holds me fast will find me breath.* "